

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Les dangers et les tentations de l'heure présente

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 149-155

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les dangers et les tentations de l'heure présente

Je voudrais mettre mes amis en garde contre quelques-uns des dangers intellectuels et des tentations auxquelles les expose le temps présent. Ces dangers et ces tentations m'ont été indiqués soit par des lectures, soit par des discussions, soit par des conversations surprises. Je suis donc bien sûr que ce n'est pas contre des chimères que je dois lutter. Si je parviens à consoler ou à encourager un seul lecteur, je croirai avoir rempli ma tâche, et il m'importera peu de n'avoir pas été compris par les autres.

Je n'ai pas du reste la prétention de signaler tous les dangers et toutes les tentations de l'heure présente. Je me contenterai modestement de parler de ceux que l'expérience m'a signalés le plus souvent.

I. **L'impatience.** — Pour peu qu'il fasse un effort, l'homme est impatient d'en voir les résultats. Nos amis sont des hommes, des hommes d'action. Ils ont donc hâte de voir les résultats de leur action. Or, la réalité ne répond pas toujours à leurs désirs. A cette tentation de l'impatience chacun est exposé : les jeunes parce que c'est dans leur caractère, les hommes mûrs parce qu'ayant devant eux une carrière moins longue à parcourir, ils craignent davantage de n'avoir pas le temps de jouir du fruit de leurs peines.

Cette impatience est une tentation que les uns et les autres doivent repousser avec énergie.

Que d'autres qui n'ont pas la foi craignent de ne pas récolter le fruit de leurs efforts, c'est excusable. Mais ceux-là même se sont aperçus que dans l'impatience il y a un danger. Et pour le combattre, tout en ne laissant

pas tomber l'excitation à l'effort, il n'est pas de théorie ingénieuse que les moralistes n'aient inventée.

Pour les uns, l'effort de la volonté est non seulement un moyen, mais le but même à atteindre, et c'est dans cet effort continué et victorieux du découragement que l'homme trouve la récompense et le seul bonheur auquel il puisse aspirer.

Pour d'autres, c'est l'idée de la solidarité universelle qui doit soutenir notre effort. Il nous suffit d'avoir conscience que nous travaillons à un progrès dont l'humanité jouira dans l'avenir, progrès que nous ne verrons pas du reste puisque nous serons abîmés dans le néant ou absorbés dans le grand tout.

En résumé, les hommes essaient de se piper de mots pour s'exciter à l'action sachant bien que le plus souvent ils ne pourront pas constater les résultats de cette action.

Pour nous il n'en saurait être de même. Nous savons très bien qu'aucun de nos efforts ne sera perdu et que, dussions-nous de nos yeux n'en constater aucun effet, il y en aura plus tard un qui nous sera essentiellement personnel. Quant à l'effet extérieur de nos efforts, nous savons qu'il dépend de la volonté de Dieu et cela seul doit nous préserver de toute impatience.

Nous avons donc pour résister à cette tentation un secours que les autres n'ont pas. Aussi sommes-nous plus inexcusables si nous y succombons.

II. Le découragement. — Ce second danger découle directement de notre impatience quand nous ne l'avons pas combattue à temps. Il peut venir aussi tout simplement de notre paresse.

Nous sommes découragés en effet ou parce que nous avons été trop longtemps impatients de voir les résultats extérieurs de nos efforts réels, ou tout simplement parce que nous nous figurons avoir fait un

effort, alors que nous nous sommes contentés de désirer ou de rêver. Il est inutile de dire que le découragement qui est un résultat de l'impatience doit être combattu par les mêmes moyens que l'impatience elle-même, mais plus énergiquement encore parce que le mal est plus enraciné.

Quant au découragement résultant de la mollesse, il ne peut être combattu que par un examen de conscience loyal et scrupuleux. Nous devons nous demander souvent si nous avons réellement fait tout ce que nous devons et tout ce que nous pouvions faire. Le plus souvent, à la question ainsi posée, nous sommes obligés de répondre : non. — Alors soyons persuadés que l'insuccès vient de ce que nous avons négligé et remettons-nous à l'œuvre avec courage.

III. La science. J'écris pour des amis, aussi je pense qu'aucun de mes lecteurs ne me considérera comme un ennemi du progrès intellectuel, parce que j'estime que la science peut être une tentation ou un danger.

Tout au plus quelques-uns pourront penser que c'est un danger théorique et que le danger pratique dont il faudrait apprendre à se garer, c'est plutôt l'ignorance.

Ce n'est pas mon avis. Encore une fois, j'écris pour des amis et je suppose, je suis convaincu, qu'ils sont déterminés d'avance à cultiver assidûment leur intelligence et à conquérir, en fait de science, non seulement tout ce qu'exige expressément leur situation, mais encore tout ce qu'ils peuvent atteindre. Je suppose même qu'ils ont eu pour le choix des branches de leurs études tout le discernement désirable et qu'ils ont choisi à la fois et ce qui est le plus conforme à leurs aptitudes et ce qui est le plus utile pour le rôle social qu'ils paraissent destinés à remplir. C'est pour ceux-là

spécialement que je veux signaler les dangers et les tentations de la science.

Le premier de tous, c'est la sorte d'orgueil qu'elle peut nous donner, cette tendance aristocratique qui nous porte à mépriser ceux qui en savent moins que nous. Rien n'est plus contraire à l'esprit de la religion catholique. Sans doute l'étendue des connaissances ne sera jamais que le partage d'un petit nombre. Il n'y a que les plus sots des ignorants, je veux dire ceux qui croient savoir, qui osent, parler d'instruction intégrale. Aussitôt qu'un homme tant soit peu instruit n'est pas un sot, il sait très bien que les connaissances un peu approfondies sont le lot de quelques-uns seulement. Mais c'est de cette constatation même que vient le danger.

Ceux qui auront constaté que la science est toujours réservée à une minorité arriveront facilement, aussitôt qu'ils sauront quelque chose, à se considérer comme une aristocratie infiniment supérieure au reste des hommes. En réalité, il y a peu d'hommes distingués non chrétiens qui n'en soient un peu là et qui ne se considèrent comme de ces hommes.

Nous, chrétiens et catholiques nous savons au contraire que la vérité n'est pas réservée à une aristocratie et que Dieu a voulu mettre ce qu'il y a d'essentiel à la portée de tous par la foi qui est un don de Lui.

« A l'heure même, nous dit l'Évangile, Jésus eut un transport de joie qui venait de l'Esprit Saint et il dit : Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savants et aux sages et que vous les avez révélées aux petits. Oui mon Père, parce qu'il vous a plu que cela soit ainsi ». ⁽¹⁾

La méditation de ces paroles nous empêchera de nous enorgueillir trop des sciences humaines. Quelque

⁽¹⁾ Saint Luc. X-21 — Saint Mathieu, XII-25

savants ou sages que nous soyons, l'humble croyant peut, dans les connaissances essentielles nous être supérieur.

— C'est en tressaillant de joie que Jésus a proclamé cette vérité, fondement de l'égalité chrétienne.

Du reste le savant, même non chrétien, a le devoir, trop souvent oublié par lui, d'être modeste, (devoir ardu à pratiquer du reste, car, si l'humilité est une vertu surnaturelle, au fondement dans l'ordre naturel, la modestie est une des vertus les plus difficiles.)

En effet, tout bien considéré, que sont beaucoup des sciences dont nous sommes, nous hommes du XX^{me} siècles les plus vains ? Une série d'hypothèses cadrant mieux que celles d'hier avec les constatations de l'expérience d'aujourd'hui, hypothèses qui seront peut-être démontrées fausses par les constatations de demain, et auxquelles d'autres se substitueront qui pourront n'avoir pas une plus longue fortune. Apprenons donc à apprécier d'autant plus un homme de science qu'il ajoute à ce qu'il sait plus de modestie et de réserve.

Cela nous aidera à nous préserver d'une des tentations les plus dangereuses qui résultent de la science.

Il est certain, que sous l'impulsion vigoureuse de Léon XIII, il y a eu, dans les milieux catholiques, et spécialement dans les milieux ecclésiastiques, un progrès sensible des études. Il semble même que ce progrès ait amené une sorte de crise. De même qu'au XVI^{me} siècle on s'est grisé de la renaissance des études classiques, de même aujourd'hui on se griserait volontiers dans les milieux catholiques de ce contact nécessaire avec les sciences naturelles ou historiques. Les uns se laissent volontiers entraîner par ce courant et considèrent facilement comme définitivement acquis des résultats scientifiques douteux encore et dont quelques-uns feront peut-être sourire ceux qui viendront après nous.

Les autres ne voient que les dangers de cette sorte d'ivresse et maudissent en bloc tout les travaux des savants contemporains.

Evitons ce double écueil. Laissons passer les enthousiasmes d'un jour et les critiques chagrines. Laissons Dieu qui est maître du temps et nous fait voir de la vérité ce qu'il veut, accomplir son œuvre.

Nous pouvons savoir ce qu'il nous est essentiel de savoir. Tenons nous-y d'abord fermement. Pour le reste, nous avons non seulement le droit mais encore le devoir de chercher toujours plus de vérité. Cherchons-le, mais avec patience et prudence. Les points sur lesquels la liberté de notre jugement est réservée sont probablement plus nombreux que nous le pensons, car nous sommes tous pétris de préjugés qui nous imposent des opinions. Sachons les secouer pour rendre nos jugements plus libres, mais gardons-nous soigneusement de nous irriter contre ceux qui ne s'en débarrassent pas aussi vite que nous.

Il est heureux que les grandes révolutions d'idées, que les grands progrès sociaux ne se fassent pas brusquement. Le monde ne serait qu'une perpétuelle révolution et la révolte des intérêts froissés et des habitudes contrariées finirait par dégoûter les hommes de tout progrès

Un homme peut changer radicalement du jour au lendemain ses idées quand il a constaté qu'elles sont inexactes, sa conduite, quand il l'a jugée imprudente ou mauvaise. Un ensemble d'hommes ou une société constituée ne sauraient agir de même. La petite barque peut virer de bord sur place ; il faut au grand transatlantique ou au lourd cuirassé plus de temps et d'espace pour opérer son virage. La force manque parfois pour imprimer des mouvements plus rapides, et c'est heureux, car si on appliquait une force suffisante pour brusquer

leur mouvement on n'arriverait qu'à les faire chavirer.

A ceux qui auront eu la patience de me suivre jusqu'au bout je fais mes excuses pour l'ennui que je leur ai imposé. Qu'ils oublient, s'ils le veulent, toutes ces longueurs, mais qu'ils veuillent bien retenir ces quelques dernières lignes. Si nous voulons persévérer dans une action utile il ne faut :

Ni être impatient des résultats.

Ni être découragés par l'insuccès de nos efforts souvent insuffisants.

Ni nous griser d'une science nouvellement acquise.

Ni nous effrayer des résultats de cette science ; ils sont souvent moins certains que ne veulent croire, par une vanité bien naturelle, ceux qui y ont travaillé, et moins inquiétants qu'ils ne nous paraissent au premier abord, car ce qu'ils font tomber, ce ne sont pas des principes essentiels mais ce que nos habitudes d'esprit et nos préjugés nous ont fait prendre pour tels.

J. T.